

## Comment ai-je pu tenir là-dedans ?

### *Conte cruel et stylisé*

*Partant de « la Chèvre de Monsieur Seguin » d'Alphonse Daudet, Jean Lambert-wild et Stéphane Blanquet livrent une version cruelle et ambiguë de la fable tirée des « Lettres de mon moulin ». Mais en proposant un univers stylisé si global et clos, la création se maintient dans une linéarité du récit, écrasant en partie le potentiel de complexité à l'œuvre dans ce travail. Lorsque l'esthétisme tend à atténuer le propos...*



« Comment ai-je pu tenir là-dedans ? » Par son nom, cette nouvelle création de Jean Lambert-wild nous situe d'emblée au cœur de son propos. Car si on ne sait initialement qui s'interroge ainsi, la phrase énoncée nous inclut, rappelant que cette question fut peut-être (la) nôtre en d'autres temps... Le spectacle étant une adaptation théâtrale de « la Chèvre de Monsieur Seguin », conte que chacun connaît depuis l'enfance, on saisit rapidement l'universalité de l'adresse. Cette fameuse question, c'est celle de l'ingénue Blanquette lorsqu'enfin elle parvient à s'échapper de chez son maître pour rejoindre la montagne. Transgressant l'interdit, Blanquette s'enivre des plaisirs de la liberté, avant de mourir au petit matin après avoir affronté le loup toute la nuit. On connaît l'histoire et, surtout, le schéma classique du conte mettant en jeu la notion de transgression et les nombreuses allusions sexuelles et autres mises en garde pour les jeunes filles. D'autant que chez Daudet, le récit a une autre morale implicite forte, puisqu'il débute par un apologue introduisant l'histoire de Blanquette comme exemple des risques encourus à vouloir être libre.

Adaptant l'histoire, le metteur en scène et directeur de la comédie de Caen Jean Lambert-wild en co-signe la réalisation avec Stéphane Blanquet – dont on relèvera avec humour la proximité phonique avec « Blanquette ». Cet artiste singulier, connu dans le monde de la bande-dessinée pour son univers sombre et torturé - qui relève plus par sa richesse et sa complétude de l'art graphique que du traditionnel neuvième art -, collabore régulièrement avec la comédie de Caen dont il réalise l'identité visuelle. Ainsi, tout comme dans son travail graphique, la scénographie de Blanquet explore les parts obscures et complexes de la fable, en

soulignant les ambivalences et l'impossibilité de Blanquette à échapper à son destin. Une tournette révèle successivement les trois parties du dispositif scénique, toutes identiques dans leur structure mais singulières par leur atmosphère. Ce sont bien toujours la même table, le même coffre et le même personnage assis, massif et silencieux, mais les climats diffèrent, nous projetant de l'intime quotidien avec Monsieur Seguin à la multitude colorée des alpages, jusqu'à l'inquiétante bataille nocturne.

L'ensemble est particulièrement abouti formellement, l'esthétique cohérente et fouillée de Blanquet arrache la fable à une quelconque mièvrerie et rend finement lisible l'ambiguïté et les angoisses. Idem pour la musique de Jean-Luc Therminarias et Léopold Frey, qui participe de l'harmonie de l'ensemble. Mais alors, qu'est-ce qui cloche dans cette proposition, faisant qu'on la découvre avec un léger et diffus sentiment d'ennui ? Peut-être est-ce la place laissée à Blanquette, seule interprète humaine visible de cette création. Car si la voix du narrateur André Wilms accompagne au présent ce récit, la comédienne ne fait, elle, que se livrer à une illustration des gestes et sentiments qu'on lui donne, marionnette dans un décor à la beauté écrasante. Cette poupée gesticulante, livrée à elle-même dans ce magnifique et touffu dispositif, est incapable d'échapper à la seule démonstration du récit. La stylisation tellement puissante lui ôte toute possibilité d'incarnation, rappelant, peut-être, le constat sombre de la fable, à savoir l'impossible alternative entre la mort et l'absence de liberté.

**Photo : © Tristan Jeanne-Valès**

*Spectacle présenté au Gymnase du lycée Mistral dans le cadre du Festival d'Avignon 2010 (IN).*